

ÉTUDES INTERDISCIPLINAIRES SUR LE HAUT OYAPOCK (GUYANE FRANÇAISE)

PAR JEAN-PAUL LESCURE

PRÉSENTATION.

I.1. Conformément à l'esprit de ce symposium, ce document tient plus de la relation de travail que de l'exposé synthétique de résultats acquis. La raison en est qu'après deux ans de recherches sur le terrain, si l'analyse des données recueillies nous semble encore bien incertaine, nous ressentons fortement le besoin de communiquer avec d'autres équipes confrontées avec des problèmes semblables. C'est donc essentiellement dans le sens d'une ouverture au dialogue que nous demandons au lecteur de comprendre cet exposé.

I.2. Imaginé par J.-M. Brugière, directeur du Centre ORSTOM de Cayenne en 1973, ce programme fut définitivement mis en place en 1974 et était intégré, sous l'impulsion de J.-L. Guillaumet, au projet M.A.B. Il consistait, dans sa forme première, à étudier, d'une part, la régénération des sols et de la végétation après agriculture itinérante sur brûlis, et la place de l'agriculture dans la société Wayāpi d'autre part. Le choix du terrain était déterminé par la présence, chez les Wayāpi de F. et P. Grenand, qui séjournaient parmi eux depuis 1971. On pouvait donc considérer que l'introduction ethnologique à cette étude était réalisée, et correspondait à la connaissance de la langue, à la datation des anciennes parcelles cultivées, ainsi qu'à la pratique de l'information qu'avaient acquise certains Wayāpi.

I.3. En dehors de F. et P. Grenand (ethnologue-linguiste) et de moi-même (botaniste), l'équipe engagée sur le terrain se compose d'un phytochimiste (H. Jacquemin) et d'un pédologue (R. Boulet) auxquels est venue se joindre pendant quatre mois C. Haxaire, en qualité de botaniste. Dès les premières semaines de travail multidisciplinaire sur le terrain, l'isolement géographique des Wayāpi de Trois-Sauts, l'état pratiquement pur de leur économie de subsistance, et la sensation maintes fois confirmée, de trouver dans nos interlocuteurs Wayāpi des informateurs de grande valeur, passionnés et très coopératifs, nous portaient à penser qu'il était possible d'aller plus loin dans l'enquête afin de ne pas isoler arbitrairement la pratique de l'agriculture, et les phénomènes de régénération du milieu qui s'en suivaient, de l'écosystème en général.

I.4. En d'autres termes, il nous a semblé possible d'entreprendre au niveau qualitatif tout au moins, l'étude des trois facettes dynamiques et rétroactives de l'écosystème que représentent respectivement l'impact de l'homme sur le biotope (destruction, prédation, transformation), la régénération du biotope, et enfin l'impact du biotope sur l'homme et sa société. En regard de ce programme, le lecteur comprendra notre réticence à établir dès aujourd'hui une synthèse qui risquerait d'être prématurée.

II. La région qui sert de cadre à cette étude se situe à l'angle Sud-Est de la Guyane française où un groupe de Wayãpi s'est installé sur la rive française de l'Oyapock, en y créant trois villages proches les uns des autres, le plus en amont se trouvant aux pieds des rapides dits « les trois sauts »

II.1.1. Pour cette région, on ne dispose de données climatologiques que depuis 1972. Trois-Sauts apparaît comme l'une des stations la moins arrosée de Guyane, avec des précipitations annuelles de l'ordre de 2 500 mm. La répartition de ces précipitations fait apparaître une grande saison des pluies de décembre à juillet, interrompue plus ou moins par une baisse de pluviométrie qui apparaît en février, mars ou avril. La saison sèche s'étend généralement d'août à novembre.

II.1.2. La température est peu variable au cours de l'année, les plus grands écarts entre les moyennes mensuelles étant de l'ordre de trois degrés (décembre 24°-septembre 27°). Les écarts quotidiens de température varient au cours de l'année et sont plus importants en saison sèche (de l'ordre de 11° en octobre) qu'en saison des pluies (de l'ordre de 4° en mai).

II.1.3. L'évaporation (*piche*) est faible, de l'ordre de 400 mm, ce que l'on peut attribuer à la faible ventilation. Quant à l'humidité relative, les données de Trois-Sauts ne sont pas encore dépouillées, mais les autres données guyanaïses indiquent partout des moyennes de maximum oscillant entre 90 et 100 % quelle que soit l'époque de l'année, et des moyennes de minimum plus élevées en saison des pluies (63-87 %) qu'en saison sèche (54-74 %).

II.2.1. En ce qui concerne le domaine minéral, cette région « granitique » fait partie de ce que Choubert (1957) a appelé la « pénéplaine du Sud », au modelé peu marqué, avec les interfluves très surbaissés et des pentes relativement faibles. Tous les sites pédologiquement observés relèvent du domaine migmatitique, et les sols étudiés montrent une faible variabilité : il s'agit de sols ferrallitiques, probablement désaturés en B, typiques, nodaux, à horizons rouges sur horizons jaunes. L'uniformité de ces sols représente un avantage dans le cadre de cette étude, les variations liées à la différenciation pédologique devant être moins importantes que celles relevant de l'action anthropique.

II.2.2. Les propriétés physiques de ces sols semblent relativement favorables à l'agronomie : la texture sableuse en surface devient progressivement plus argileuse en profondeur, mais la porosité n'est bien développée que dans les 10 ou 20 premiers centimètres, et il semble que la perméabilité soit un peu insuffisante. On constate d'ailleurs que l'enracinement est concentré dans les 10 ou 20 premiers centimètres.

II.3.1. L'environnement végétal relève essentiellement de la forêt dense humide. Dans la région proche de Trois-Sauts, la forêt est bien structurée.

L'ensemble du présent supérieur à 10 m se répartit en deux ensembles structuraux dont le plus élevé culmine à 35-40 m. L'ensemble d'avenir, riche en individus semble vigoureux bien que les très jeunes individus (2-3 m) soient presque systématiquement traumatisés au niveau de leur apex. Le nombre de chablis est relativement important, conséquence directe de facteurs pédologiques défavorables à un enracinement profond.

II.3.2. La flore est relativement riche. Un sondage systématique au 1/100^e d'une surface de 100 ha révèle la présence de plus de 300 espèces arborescentes ou lianescentes, sans compter les espèces herbacées (Piperaceae, Melastomaceae, Poaceae, Cyperaceae, Marantaceae, etc.), les espèces mobiles (Cyclanthaceae, Araceae) et les épiphytes (Bromeliaceae, Orchidaceae, Fougères). Ces espèces arborescentes appartiennent à 50 familles dont les plus diversifiées sont les Mimosaceae (20 sp.), les Moraceae (12 sp.), les Apocynaceae (10 sp.), les Caesalpiniaceae (10 sp.), les Sapindaceae (9 sp.), les Burseraceae (8 sp.), les Papilionaceae (8 sp.), les Melastomaceae (7 sp.), les Meliaceae, Rosaceae et Rubiaceae comptent chacune 5 espèces. En ce qui concerne la présence des espèces, seules quelques espèces apparaissent dans plus de 30 % des placettes d'inventaire. Je les indiquerai précédées de leur nom wayäpi. Ce sont *tuliätä* : *Talisia* sp. Sapindaceae (72 %), *kulupiyi*, *Iryanthera hostmanni* Worb. Myristicaceae (68 %), *malupete* : *Xylopia* sp. Annonaceae (67 %), *yaya*^{pi} : *Tetragastris* sp. Burseraceae (67 %), *wilasuku* : *Siparuna decipiens* A. D. C. Monimiaceae (64 %), *waluswa*^{pi}^{si} : *Tetragastris* sp. Burseraceae (63 %), *pailälä* : *Trymatococcus oligandrus* (R. Ben.) Lanjouw Moraceae (61 %), *wilamunusi* : *Heisteria microcalyx* Sagot Olacaceae (60 %), *tunu*^{pi} : *Candolleodendron brachystachyum* (D. C.) Cowan Caesalpiniaceae (55 %), *imekulä* : *Derris amazonica* Killip Papilionaceae (54 %), *kalima*^{pi} : *Cupania* sp. Sapindaceae (50 %), *a*^{pi}*walipi* : *Gustavia augusta* Alm. Lecythidaceae (49 %), *tasi* : *Tachigalia paniculata* Aubl. Caesalpiniaceae (41 %), *waluswa*^{pi} : *Trattinickia demerarae* Sandw. Burseraceae (35 %), *yatwa*^{pi} : *Guarea guara* P. Wilson Meliaceae (34 %), *taittukäsini* : *Trattinickia rhoifolia* Willd. Burseraceae (33 %), *yatwa*^{pi}^{si} : *Guarea* sp. Meliaceae (31 %).

II.3.4. En ce qui concerne la présence des espèces, cette forêt est incontestablement dominée par les Burseraceae. Enfin, il faut signaler que la répartition des individus d'une même espèce ne procède pas d'un gréganisme poussé sauf pour quelques-unes d'entre elles.

II.3.5. Il faut être conscient du fait que ce sondage ne concerne qu'une petite partie de la forêt, et que la prédominance d'une famille, d'un genre, ou d'une espèce peut varier en quelques kilomètres. Il en est de même de l'architecture forestière : c'est ainsi que, dans la zone de *Takawanj*, où résidaient les Wayäpi dans les années 1940, la forêt se montre plus haute, avec un ensemble structural I culminant à plus de 60 m, ce qui est rare en Guyane, et présente un sous-bois plus clair. Ces différences semblent liées aux sols, à leurs profils hydriques et à l'enracinement plus ou moins profond qu'ils autorisent.

II.4. Je ne parlerai pas ici du peuplement animal sur lequel je ne possède pas encore à ce jour de données bien précises. Des études menées par des chercheurs du Muséum d'Histoire Naturelle sont en cours. Une mission ornithologique de plus d'un mois a été réalisée par J. Dorst, M. Descamps, G. Dubost,

J.-P. Gasc et J. Lescure ont mené une courte mission de reconnaissance. Le lecteur peut, *a priori*, assimiler la faune de Trois-Sauts à celle des Guyanes en général.

II.5.1. Les Wayāpi se trouvent dans un état d'isolement assez remarquable, de par leur position géographique. Situés à deux jours de pirogue à moteur du poste de Camopi (où une piste pour avion léger est en construction) où se sont établis d'autres Wayāpi et des Emerillons autour d'une gendarmerie, il leur faut naviguer encore, une journée pour atteindre le village de Saint-Georges, premier village créole où l'on puisse acheter quelques marchandises. De Saint-Georges, il faudra une heure d'avion pour rejoindre Cayenne. Les liaisons les plus rapides entre Cayenne et Trois-Sauts se font par hélicoptère et demandent trois heures de vol. Cet isolement géographique, lié à une interdiction préfectorale de remonter le fleuve en amont de Camopi, permet au village de recevoir peu de visiteurs. Les liaisons sont cependant suffisamment nombreuses pour que divers apports aient lieu parmi lesquels on peut distinguer trois groupes : les apports médicaux, les apports matériels et les apports culturels.

II.5.2. En ce qui concerne la médecine, c'est à partir de 1960 qu'eurent lieu des missions médicales régulières sur le Haut Oyapock. Un infirmier indien a été formé, et la situation sanitaire s'est alors stabilisée. Depuis 1971, la présence d'un poste-émetteur au village permet les évacuations sanitaires par hélicoptère, directement sur l'hôpital de Cayenne ; ceci conjugué aux missions sanitaires bimensuelles, à la prévention du paludisme et des parasitoses, a contribué certainement à l'essor démographique spectaculaire auquel on assiste depuis quelques années.

II.5.3. Les Wayāpi sont francisés depuis 1968, en vertu de quoi, ils bénéficient des allocations familiales, de l'aide aux petits agriculteurs, etc... Si l'on ajoute à cela la solde mensuelle du capitaine, le salaire de l'infirmier, l'argent gagné à différents travaux temporaires, la somme globale brassée par le village est assez impressionnante. Une coopérative d'achat permet d'acheter et d'acheminer différents articles qui peu à peu envahissent le village. Ces articles recouvrent des textiles destinés aux vêtements, quelques ustensiles culinaires (cocottes en fonte) et ménagers (lampes-torches), des électrophones à piles, des disques essentiellement créoles, parfois brésiliens, des postes de radio, des peignes, des miroirs, etc.

II.5.4. Une autre catégorie d'articles qui nous intéresse plus particulièrement, recouvre des outils qui permettent aux Wayāpi d'agir différemment sur le biotope. Ce sont les moteurs hors-bord (5), l'essence, les fusils (1 par homme), les cartouches, le matériel de pêche, les sabres et les haches.

II.5.5. En ce qui concerne les articles de consommation, ils se réduisent à un grand nombre de cigarettes, un peu de riz, quelques conserves, et peut-être quelques bouteilles de rhum apportées par quelques personnages officiels dont le rôle habituel laisse pourtant supposer qu'ils ne se laisseraient pas aller à ce genre de complaisances.

II.5.6. Il serait trop long et prématuré de discuter ici du bien fondé et de l'utilité de ces apports extérieurs. Il faut noter cependant qu'ils annoncent une ouverture sur une économie de marché, et qu'ils permettent au Wayāpi une action, sinon plus importante, du moins différente sur son écosystème. C'est

ainsi qu'il n'ira pas plus à la chasse parce qu'il possède fusil et hors-bord ; par contre, grâce au moteur, il hésitera moins à organiser une expédition de chasse ou de pêche très loin du village protégeant ainsi le potentiel de chasse à sa proximité.

III. Travail sur le terrain et méthodes.

III.1. Comme je l'ai indiqué plus haut, F. et P. Grenand avaient choisi ce terrain bien avant la mise en place de ce programme interdisciplinaire de l'ORSTOM et ils y sont installés depuis 1971. Leur présence dans le village du Capitaine Zidok, le plus important du groupe des trois villages, était motivée d'une part par l'exercice de leur métier d'ethnologue, d'autre part par un projet d'éducation adaptée qui fut accepté par le Ministère de l'Éducation Nationale. Cette participation à la vie du village a dû, d'après eux, être essentielle quant à la qualité de leurs rapports avec les Wayāpi, et partant, de leurs enquêtes ethnologiques.

III.2.1. De 1971 à 1974, les recherches linguistiques ont été abondantes. L'étude phonétique et phonologique de la langue permettait à F. Grenand d'écrire le Wayāpi, et mieux, d'apprendre aux Wayāpi à écrire leur propre langue. Tout terme nouveau était fiché et analysé au niveau étymologique.

III.2.2. Les enquêtes étaient réalisées sous forme extensive, au hasard des conversations qui ne manquent pas d'aller bon train autour des calebasses de cachiri, au gré des activités villageoises auxquelles ils participaient. Leur présence permanente au fil des saisons créait des conditions idéales d'enquête où l'informateur avait tout loisir de se reprendre, et l'informé toutes possibilités de recouper et d'approfondir ses informations. Enfin, le simple fait de vivre au village avec les moyens des villageois leur permettait d'acquérir un certain nombre de pratiques corporelles dont l'expérience seule peut rendre compte, et de s'intéresser à un nouveau biotope dont les éléments leur devenaient nécessaires. Cette appréhension du milieu naturel donnait lieu à des enquêtes plus approfondies, et au début de 1974 F. et P. Grenand avaient déjà constitué un important fichier de noms vernaculaires.

III.2.3. Cette technique d'enquête est lente et peut paraître peu rentable. Les notes s'accumulent doucement. Mais c'est de cette lenteur même que la méthode tire sa qualité, en ce qu'elle permet à l'enquêteur d'assimiler petit à petit un grand nombre de faits d'observations qui autorisent son esprit à exercer la critique de l'information. Passé une certaine quantité, l'information se dédouble, en une partie informative, qui vient prendre sa place dans le corpus déjà constitué, et une autre partie rétroactive, qui agit sur les données du corpus, allant parfois jusqu'à les bouleverser. Seule une enquête extensive et lente, glanant ses informations au rythme des activités villageoises permet à notre sens une telle remise en question des données acquises.

III.2.4. La méthode présente à mon sens un autre avantage. Elle permet à l'ethnologue de choisir petit à petit ses informateurs dans l'ensemble de la population. Ceux-ci, suivant leurs inclinations personnelles, vont se dégager d'eux-mêmes petit à petit. C'est ainsi qu'à Trois-Sauts Alasuka est devenu linguiste, la grand-mère Pékū, s'est révélée la plus fine observatrice des plantes adventices, et le vieux Miso rete le maître de la connaissance de la forêt. Tous ces informateurs se perfectionnent. Certains même le deviennent entièrement,

tel le jeune Kwataka, fils de Miso, qui d'adolescent de moyenne culture est devenu en deux ans l'un des meilleurs informateurs botaniques, remarquable spécialiste des lianes.

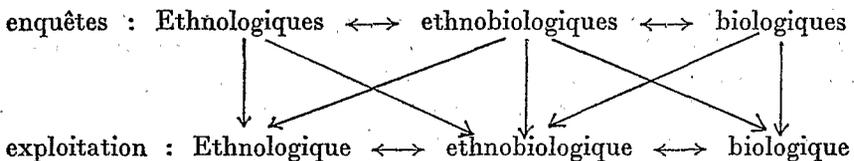
III.3.1. C'est à ce stade que le programme interdisciplinaire de l'ORSTOM a commencé, dans des conditions idéales d'enquête pour des biologistes plus pressés, habitués à un travail plus intensif. A ce moment les méthodes peuvent changer, les enquêtes se faire plus orientées, plus intensives. Néanmoins les biologistes travaillant sur le terrain n'ont jamais utilisé de fiche d'enquête, préférant conserver le style adopté par les Grenand, dont le principe de base consiste à veiller à ce que la situation corresponde à l'information demandée.

III.3.2. Quatre missions ORSTOM d'un mois chacune ont été effectuées à Trois-Sauts. Y ont participé un pédologue (R. Boulet), un phytochimiste (H. Jacquemin), deux entomologistes médicaux (F.-X. Pajot et J.-F. Molez). Un botaniste (C. Haxaire) a effectué un séjour de 4 mois au cours duquel elle a étudié les abattis en production. Deux missions Muséum, enfin ont visité le village, comme nous l'avons signalé ci-dessus (II.4.).

III.3.3. Dès la première mission, les connaissances des Wayāpi, la richesse du biotope, les données accumulées par F. et P. Grenand, nous conduisirent à approfondir les enquêtes ethnoscientifiques, afin de les doter du côté scientifique qui leur manquait encore. Une grosse partie du travail de collection a été assumée par P. Grenand du fait de sa présence continuelle sur le terrain. Les collections les plus complètes concernent actuellement les plantes (plus de 3.000 numéros d'herbier, plus de 1.500 noms vernaculaires), les oiseaux, les batraciens. Petit à petit les recherches s'affinent : les Wayāpi savent maintenant rechercher l'exemplaire fertile et rare que nous ne possédons pas encore.

III.3.4. En ce qui concerne l'ethnobotanique, l'enquête a été recoupée par une autre méthode qui s'est révélée fructueuse : Yawalu, l'un des meilleurs informateurs, est venu travailler pendant un mois dans l'herbier du Centre ORSTOM de Cayenne (15.000 numéros) et il y a nommé les échantillons qu'il reconnaissait. La confrontation des résultats donnés par les deux méthodes a été fructueuse. D'autre part, au cours des missions, des compléments d'enquête portant sur la station, l'abondance, la phénologie, et la sociologie des arbres étaient effectués.

III.4. Parallèlement aux travaux d'ordre ethnoscientifiques, chaque discipline s'efforce d'approfondir son propre champ d'investigation. Les transferts d'information au sein de l'équipe correspondent au diagramme suivant :



Ces échanges étalés sur deux années, nous ont confirmé dans l'idée que la plaque tournante de ce système est représentée par l'ethnologie et la linguistique, pour autant que chaque chercheur tente de s'initier quelque peu aux techniques et aux discours de ses compagnons.

IV. En ce qui concerne les résultats, on peut déjà souligner à l'occasion de cet exposé un certain nombre de points.

IV.1.1. Si l'on peut penser que l'intégration d'une société dans son écosystème peut se mesurer à l'importance du lexique y faisant référence et par l'étendue et la diversité sémantique contenue dans ce lexique, il nous est permis de penser qu'avec les 3.500 ou 4.000 mots spécialisés recueillis à ce jour, le Wayāpi est incontestablement lié à son milieu. Nous sommes loin des estimations des premiers voyageurs, qui, par manque d'informations ou par une mauvaise formation intellectuelle, ne voyaient chez les Wayāpi qu'une civilisation primitive et dégradée de surcroît, ou de cet inspecteur primaire qui conseillait sérieusement à l'instituteur P. Grenand de bien souligner aux yeux des jeunes Wayāpi que le jaguar possède des griffes rétractiles.

IV.1.2. Cet important lexique a permis de pousser l'analyse floristique assez loin. Il m'a permis de réaliser un sondage floristique important en forêt primaire au cours duquel quelques 8.000 arbres ont été comptés, et 400 noms couramment utilisés. La grande majorité des individus étaient petits, stériles et ne présentaient pas encore leur architecture définitive, ce qui ne gênait guère les informateurs dont la méthode de détermination est essentiellement synthétique : ils prennent connaissance de la globalité de l'arbre et ils le nomment. Les caractères sur lesquels ils semblent s'attarder sont la forme générale de l'arbre, la forme et la couleur des feuilles ou des folioles, la couleur et l'aspect extérieur de l'écorce, les contreforts et les racines échasses. Si cette approche synthétique laisse un doute, le Wayāpi passe à une méthode plus analytique : il regardera plus attentivement et de près cette fois-ci la feuille ou le foliole, ainsi qu'une tranche d'écorce, qu'au besoin il goûtera ou sentira.

IV.2.1. Quant à l'agriculture, F. Grenand, G. Haxaire et moi-même avons étudié un certain nombre d'abattis. Ce sont généralement des surfaces peu étendues, de l'ordre d'un demi hectare ; lorsque deux ou plusieurs abattis se trouvent côte à côte, il n'est pas rare de rencontrer des bandes de forêt larges d'une dizaine de mètres qui les séparent. Les surfaces essartées n'excèdent donc pas une faible dimension (1 ha 1/2) et il est probable qu'elles sont soumises en tous points aux conditions microclimatiques de « l'effet lisière ».

IV.2.2. L'essartage est réalisé par l'homme au sabre puis à la hache. La coupe des plus gros arbres s'effectue sous forme d'un travail collectif que suit une abondante bière de manioc *kasili*. Le feu est ensuite mis au matériel végétal tombé, et l'homme doit, pour ce faire, effectuer un pénible travail. Les plus grosses branches et les troncs ne sont jamais brûlés.

IV.2.3. La plantation est réservée aux femmes, mais l'homme aide parfois à la tâche. De toute manière, c'est l'homme qui plante le tabac. Les outils utilisés sont la houe et le baton plantoir. On remarque une grande variété de plantes cultivées. Pour chaque espèce cultivée, les Wayāpi distinguent une ou plusieurs variétés. Dans la liste de plantes cultivées qui suit, ce nombre de variétés indiennes est indiqué par un chiffre suivant le nom latin de l'espèce.

Anacardiaceae	<i>Anacardium occidentale</i> L.	(3)
Araceae	<i>Xanthosoma</i> sp.	(4)
	<i>Colocasia</i> sp.	(1)

Bignoniaceae	<i>Crescentia</i> sp.	(4)
Bromeliaceae	<i>Ananas comosus</i> Merill.	(3)
	<i>Bromelia karatas</i> L.	(1)
Caricaceae	<i>Carica papaya</i> L.	(4)
Convolvulaceae	<i>Ipomea batatas</i> Lam.	(9)
Cucurbitaceae	<i>Cucurbita</i> aff. <i>pepo</i> L.	(2)
	<i>Cucurbita</i> sp.	(1)
	<i>Lagenaria vulgaris</i> L.	(3)
Dioscoreaceae	<i>Dioscorea</i> sp.	(14)
Euphorbiaceae	<i>Manihot esculenta</i> Crantz.	(29)
	<i>Manihot palmata</i> Mueller	(2)
	<i>Manihot utilissima</i> Pohl.	(1)
Legumineuses	<i>Arachis hypogaea</i> L.	(7)
	<i>Vigna</i> sp.	(1)
	<i>Phaseolus lunatus</i> L.	(3)
Malvaceae	<i>Gossypium barbadense</i> L.	(7)
Marantaceae	<i>Maranta ruizziana</i> Koern.	(1)
	<i>Calathea ovata</i> (Ness et Mart.) Lindl.	(1)
	<i>Myrosma canifolia</i> L. F.	(1)
Musaceae	<i>Musa paradisiaca</i> L.	(11)
Poaceae	<i>Zea mays</i> L.	(5)
	<i>Saccharum officinale</i> L.	(3)
	<i>Gynerium</i> sp.	(3)
Solanaceae	<i>Capsicum</i> cf. <i>frutescens</i>	(19)
	<i>Nicotiana tabacum</i> L.	(1)

IV.2.3. La grande majorité de ces plantes a été récoltée par F. Grenand et C. Haxaire au cours de l'été 1975. Elles ont été plantées soit à l'IRAT, soit à l'ORSTOM à Cayenne. Certaines collections se sont malheureusement perdues soit au cours du transport, soit à cause de maladies : la mosaïque a notamment atteint un certain nombre de plants de manioc qu'il a fallu détruire. La richesse variétale distinguée par les Wayãpi demande bien sûr à être confirmée. En ce qui concerne les plantes à reproduction végétative, la réalité scientifique de la plupart de ces variétés ne fait pas de doutes et apparaît dès les premières observations morphologiques. En ce qui concerne les manioc, des estimations de rendement faites à l'IRAT semblent confirmer cette réalité variétale. Pour d'autres plantes, les piments par exemple, une étude caryologique serait souhaitable.

IV.2.5. La récolte est assurée par les femmes, qui transportent les produits dans une hotte *panākū*, une sacoche *ipej* ou un panier *pinoluwā watula*. Les produits sont directement consommés (canne à sucre) ou transformés (manioc) de sorte que les problèmes de stockage des produits végétaux ne se rencontrent jamais si ce n'est pour les piments, conservés dans le jus de manioc, et consommés ainsi sous forme de sauce, pour les graines de maïs placées au-dessus du foyer, et celles de coton, conservées dans un panier. En fait, cette absence de stockage va de pair avec une agriculture essentiellement basée sur des plantes à tubercules, les tubercules laissés en terre représentant eux-mêmes une forme

naturelle de stockage de nourriture, fiable et facilement exploitable. Les autres plantes comestibles cultivées apparaissent d'ailleurs comme des éléments annexes et saisonniers dans l'alimentation. Le stockage de nourriture intervient par contre chez les Wayāpi au niveau des produits animaux qu'ils doivent boucaner afin de les conserver deux ou trois semaines maximum.

IV.3.1. Cinq mois après la plantation, l'abattis est encore un lieu ouvert. Les manioc grandissent, le maïs ne tardera pas à être récolté, la canne à sucre est déjà belle. Le couvert végétal ne semble assuré que par les plantes cultivées. Mais si l'observateur baisse les yeux, il remarque une infinité de plantules qui commencent à grignoter l'espace.

IV.3.2. Un sondage floristique dans un abattis de 5 mois a révélé que 56 % des jeunes plantes sauvages étaient issues de germinations, les 44 % restant représentant en fait le résultat de divers mécanismes de multiplication végétative, 31 % représentant des rejets de souche, 7 % des drageons, 1 % des rejets de drageons, 0,5 % des rhizomes, et le reste des rejets de germination, ce qui laisse supposer une forte proportion de germinations traumatisées (11 %). Les germinations intéressent 31 espèces, les rejets 37, les espèces germant n'étant pas celles qui rejettent.

IV.3.3. La répartition des espèces rejetant reflète leur répartition dans la forêt : catégorie de présence basse et sociabilité peu marquée. Par contre, parmi les plantes qui ont germé, une espèce est particulièrement abondante : *m̄yū̄p̄ipepo* : *Laetia procera* (Poepp. et Endl.) Eichler Flacourtiaceae, qui représente 49 % des germinations. Viennent ensuite *amāp̄i* : *Cecropia* sp. Moraceae (9 %), *inga yowa puku* : *Inga* sp. Mimosaceae (4 %), *iw̄ilū* : *Rollinia* sp. Annonaceae (3 %), *solāp̄i* : *Fagara* sp. Rutaceae (3 %).

IV.3.4. Il est donc évident que cette population participe de deux flores : une flore forestière autochtone dont les éléments ont pu mobiliser des méristèmes épargnés par la coupe et le feu afin de reconquérir l'espace — c'est l'ensemble infrastructural de la forêt qui s'exprime — et une flore nomade allochtone, assez spécialisée, dont l'apparition est liée à des modes efficaces de dissémination de graines. La population sauvage est donc tout à fait hétérogène, et il serait vain à mon sens d'y rechercher des phénomènes classiques en phytosociologie comme une aire minimum.

IV.3.5. Quatre ans plus tard, cette hétérogénéité subsiste. On y distingue un ensemble ligneux érigé, atteignant 8 m de haut et composé essentiellement de *amāp̄i*, *m̄yū̄p̄ipepo*, *inga yowa puku*, au milieu desquels croissent quelques arbres de forêt primaire. En-dessous se rencontrent trois Solanaceae : *yūsow̄l̄*, *yūāsisi* et *yakalōpa*, ainsi que *kalimāp̄is̄i* : *Cupania* sp. Sapindaceae. Ces dernières émergent d'une formation lianescente inextricable formée essentiellement par *manīp̄o* : *Manioc* sp. Euphorbiaceae, *kutupu* : *Serjania* sp. Sapindaceae dans laquelle on distingue de nombreux jeunes arbres ou arbustes comme *alāk̄wā* *inga* : *Inga* cf. *thibaudiana* Mimosaceae et plusieurs Melastomaceae : *p̄isulu*, *moyuyarīpa*, *umīp̄ilā*, *umīp̄i*.

IV.3.6. Puis les lianes disparaissent petit à petit. Dix ans après la coupe, la population atteint 20 m de haut et se structure. Les ensembles du présent apparaissent distinctement, ceux du passé se dessinent. Mis à part les *Inga* spp. et les *Cecropia* spp. la flore est forestière. A 20 ans, on reconnaît encore quelques

Crecoxia et la population n'a pas beaucoup grandi. Mais les troncs ont gagné en épaisseur. A trente ans enfin, l'observateur devra être vigilant pour reconnaître une forêt secondaire, tant elle est haute (35 m). Cependant, le grand nombre d'individus et les troncs encore très élancés marquent bien l'âge de cette formation.

V. L'état actuel de nos recherches et les conditions dans lesquelles elles s'effectuent, nous portent à penser que ce programme ethnoscience pourrait se développer dans de nombreuses autres branches. Au niveau qualitatif, cette extension a débuté avec les recherches des chercheurs du Muséum que nous avons cités. Beaucoup de travail reste cependant à accomplir avant de pouvoir donner une image qualitative correcte de l'écosystème. Quant au niveau quantitatif, tout reste à faire en ce qui concerne les relations qu'entretiennent les Wayãpi avec leur biotope. Il nous semble que les conditions du terrain sont favorables — si ce n'est la difficulté d'accès — pour tous ceux qui seraient intéressés par l'analyse d'un écosystème où l'homme n'intervient que suivant les modes d'une économie de subsistance. Sans vouloir aller jusqu'à la définition et la quantification de tous les transferts d'énergie intervenant dans cet écosystème, il serait intéressant d'analyser quelques-unes des grandes relations qui permettent sa réalisation : énergie reçue au sol, importance de la nourriture animale, végétale sauvage (cueillette), végétale cultivée, perte d'énergie au cours d'activités diverses de subsistance, cycles saisonniers. Cet effort permettrait de savoir si la qualité de chasseur, pêcheur, prépondérante par rapport à celle d'agriculteur, ressentie par la population et déduite de l'analyse ethnologique est bien en accord avec la réalité de l'écosystème.

ACTES
DU
XLII^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES AMÉRICANISTES

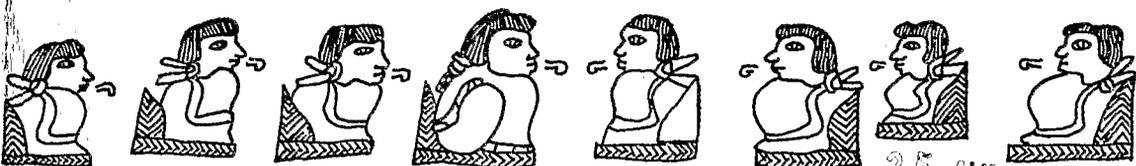
Congrès du Centenaire

Paris, 2-9 Septembre 1976

VOLUME II

EXTRAIT

Publiés avec le concours du C.N.R.S. et de la Fondation Singer-Polignac



25 AVR. 1978

C. R. S. T. O. M.

Collection de Références

89118 B.B.V.